

LA PROPRIÉTÉ RÉFLEXIVE DU LANGAGE : QUELQUES MANIFESTATIONS DU FAIT AUTONYMIQUE DANS L'ACQUISITION DU LANGAGE

par Rosa Attié Figueira

e-mail : attiefig@iel.unicamp.br

Résumé : Cet article met en évidence un certain nombre de situations dans l'acquisition du langage qui attestent la précocité du fonctionnement autonymique du signe chez l'enfant.

Mots-clés : réflexivité, autonymie, acquisition du langage, lexicque, métalangage.

Abstract : This paper discusses a number of situations in language acquisition of the sign in the child process that attest to the precocity of the autonymic functioning.

Keywords : reflexivity, autonymy, language acquisition, lexicon, metalanguage.

1. Introduction

La réflexivité du langage est une propriété essentielle des langues naturelles. Dans le domaine de l'acquisition du langage, ce phénomène a été étudié, entre autres, par E. Clark (1978), J. Tamine-Gardes & Cl.-L. Bonnet (1984) et A. Karmiloff-Smith (1986), qui cherchent à dégager dans les énoncés de l'enfant le moment où celui-ci commence à parler du langage.

Dans cet article, nous envisageons uniquement l'émergence du métalangage *naturel*, c'est-à-dire d'un discours familier quotidien sur le langage, notamment sur la parole d'autrui. Il s'agit d'une activité particulière qui a ses règles morpho-syntaxiques, graphiques, prosodiques et sémantiques (Rey-Debove 1978). Nous étudions donc les premières manifestations d'un mouvement de réflexivité, qui a lieu, tantôt à propos de ce que l'enfant vient lui-même de dire, tantôt à propos de ce qu'il vient d'entendre dire par son interlocuteur¹.

Dans la description, nous utilisons la notion d'*autonymie*, étudiée d'abord par J. Rey-Debove (*op. cit.*). Nous avons aussi tenu compte, pour quelques exemples, de l'apport de J. Authier-Revuz (1995), qui décrit les boucles du type *comme vous dites, à proprement parler, au sens propre*, etc. dont l'énonciateur accompagne son dire, en faisant apparaître les non-coïncidences du dire. Bien que le parler de l'enfant ne présente pas de boucles réflexives avec cette structure phraséologique, ni même d'expressions ou de présentateurs métalinguistiques explicites, du type *le mot X, l'expression X*, ses énoncés conservent un air de mention. L'expression « les non-coïncidences du dire », que nous empruntons librement à J. Authier-Revuz nous semble s'appliquer à quelques-uns des dialogues entre enfant et adulte, dialogues qui ont souvent un air insolite, voire humoristique (*cf.* Figueira 2001).

¹ La classe des reformulations a été laissée de côté faute d'espace.

Pour cerner toute la complexité de ces données, il faut mettre en relief le changement de position subi par l'enfant lorsqu'il passe de l'état d'*infans* à l'état de sujet qui parle et qu'il aboutit à une position telle qu'il s'entend parler, qu'il devient capable de reprendre son énoncé, de le reformuler et de reconnaître la différence entre son parler et celui des autres (De Lemos 1997 : 6).

À notre avis, cette dernière évolution peut être convenablement observée en recherchant des faits autonymiques dans les énoncés de l'enfant, aussi précocement que possible. Nous verrons que l'enfant est capable d'autonymie plus tôt que la littérature scientifique ne l'admet.

2. Présentation du *corpus* et méthodologie

Le corpus est constitué par des occurrences de A, J et V, des enfants brésiliens qui commencent à parler le portugais comme langue maternelle. La plupart des occurrences appartiennent à A et J. Leur production linguistique a été suivie depuis l'âge de 2 ans jusqu'à l'âge de 6 ans par des notes prises dans un journal et par des enregistrements audio hebdomadaires. Les enregistrements ont été faits par la mère qui est aussi chercheur, et qui travaille dans un contexte naturel (c'est-à-dire, dans la maison de l'enfant).

L'interlocuteur de l'enfant est donc un adulte de la famille, la plupart du temps la mère. Dans la transcription des exemples, nous donnons quelques informations sur le contexte entre parenthèses. Les dialogues ont été traduits, sauf dans le cas où la traduction amènerait à effacer le fait linguistique qu'on voulait exemplifier. À chaque occurrence, l'âge du sujet est indiqué à la fin de l'exemple. Les autres notations sont : M pour mère, G-M pour grand-mère.

3. Analyse

Tous les exemples analysés ont pour trait commun d'exhiber la propriété réflexive du langage. Ils ont été divisés en quatre classes¹ : les rectifications et répliques, les mots interdits, les définitions enfin, les commentaires sur des cas de non-coïncidence.

3.1. Rectifications. Répliques

Les premiers cas envisagés sont les cas de rectification spontanée et de réplique qui tous deux peuvent être considérés comme des reprises de ce qui a été déjà introduit dans le discours, soit par l'enfant lui-même (rectification), soit par son interlocuteur. Dans ce dernier cas, la reprise peut être interprétée comme réplique. La reprise peut être explicite :

- (1) (J prend son petit déjeuner ; à un moment donné, elle demande à sa mère)
J. *Carro bebe café, mãe ?* / Les voitures boivent du café, maman ?
M. *Não.* / Non.
J. *Então eu não bebo. Porque eu sou carra.* / Alors je n'en bois pas. Parce que je suis carra.

M. ? !

J. *Quer dizer : Eu sou carra. Sou carrinha. / C'est-à-dire : Je suis carra. Je suis carrinha.*
(4 ; 6.28)

OBSERVATION : *Carro* = voiture. *Carra* est un « féminin » inventé par l'enfant et « carrinha » est un diminutif du féminin *carra* (= petite voiture).

L'enfant emploie ici un opérateur métalinguistique *quer dizer/c'est-à-dire*, qui sert à introduire une rectification, affectant non seulement la chose qui a été dite, mais aussi le *mot* par lequel cette chose a été dite. Tout en portant sur un fait morphologique insolite, cette donnée a un caractère amusant, plaisant : l'enfant infléchit le mot *carro* (= voiture), en disant *carra* (= voiture au féminin) et ensuite *carrinha* (= voiture au diminutif féminin), tout en parlant d'elle-même, une petite fille. La même chose concerne les exemples cités ci-dessous.

- (2) (J joue à faire des interviews, comme si elle était un reporter à la télévision)
M. *Eu tava perguntando se ia sair ou não a reportagem, Ju. E você é o repórter. / Je te demandais si le reportage allait avoir lieu ou non. Et toi, tu es le reporter.*
J (en élevant la voix). *Reporta.*
M (en riant). « *Reporta* » ? *Por que « reporta » ? / « Reporta » ? Pourquoi « reporta » ?*
J. *Porque reporta é mulher. Que eu não quero ser homem. Eu sou reporta, vai. / Parce que reporta est femme. Et je n'aime pas être un homme. Je suis reporta, d'accord ?* (4 ; 6.1)

OBSERVATION : *Reporta* = *repórter* + marque de féminin.

- (3) (A et J, deux sœurs, entendent le speaker à la télévision saluer les spectateurs : *Bom dia !* [Bonjour])
A (répond au speaker). *Bom dia !*
(J intervient en « corrigeant » sa sœur)
J. *Bom dia é para homem. Bom dia é para mulher. / Bom dia c'est pour les hommes ! Bom dia c'est pour les femmes !*
(5 ; 2.17)

OBSERVATION : Dans la réponse de A, le mot *dia* est prononcé *dio*. La modification peut s'expliquer par une régularisation élaborée par l'enfant. En portugais, la plupart des mots masculins sont terminés en -o ; *dia*, masculin, fait exception à cette règle. D'autre part, dans la réponse de J, le mot *dia* est fléchi (*dio/dia*). L'alternance se produit à propos d'un commentaire sur l'usage de cette expression de salutation.

Dans ces exemples, J marque le genre et donne de plus une explication de la marque de genre. Elle le fait non pas pour provoquer le rire, mais sincèrement, indifférente à l'effet amusant produit par ses paroles (Figueira 2001). Or, cette explicitation est extrêmement utile pour les chercheurs qui veulent découvrir ce qui se passe dans le processus d'acquisition des catégories linguistiques. Nous pouvons dire, comme nous l'avons déjà fait, que ce qui a l'air d'une faute est une donnée privilégiée pour cette étude (Figueira 1996). Mais ce qui nous intéresse dans le présent travail est de signaler une autre caractéristique de ce type de données, qui relève de la position de cette petite fille vis-à-vis de la langue qu'elle parle. L'enfant produit un commentaire linguistique sur le mot, sur la manière particulière, voire idiosyncrasique, dont le mot vient d'être employé. Confronté à une énonciation comme celle de J en (3), il est difficile de ne pas

s'exclamer : voici un discours d'un enfant sur une règle de la langue ! Une règle censée représenter le fonctionnement du genre dans la langue en train d'être acquise.

Nos trois premiers exemples ainsi que les exemples (5) et (6) suivants concernent l'expression du genre comme catégorie grammaticale. À ce moment, l'enfant n'est pas indifférent au fait que l'inflexion de la langue se produise à propos de la division qui sépare les hommes et les femmes, les garçons et les filles...

Dans ces énoncés, il y a de la réflexivité, mais peut-on dire qu'il y a de l'autonymie ? Pour répondre, il nous faut nous pencher sur quelques indices. Soulignons d'abord que les énoncés sont produits avec une intonation spécifique. La petite fille détache le nom par un arrêt dans le cas de *reporta* ou *carra/carrinha*. Dans le cas de *Bom dia é para homem. Bom dia é para mulher*, elle va plus loin : elle énonce une règle linguistico-discursive sur l'utilisation d'une expression de salutation.

Parmi les données de la classe 1, il nous faut sélectionner un type spécifique d'énoncé qui exhibe une caractéristique formelle, structurale. L'énoncé commence par une négation, et il est suivi de deux structures de prédication : *non, ce n'est pas X, c'est Y*.

Du point de vue de l'énonciation, on peut le classer comme une réplique, par laquelle l'enfant refuse non pas la chose qui est nommée (le référent), mais le mot par lequel cette chose est nommée par son interlocuteur – la plupart du temps un adulte. L'enfant propose un autre mot, celui qui lui semble correct. C'est un cas de non-coïncidence du dire, pour utiliser librement pour un cas d'autonymie, l'expression-titre de l'œuvre de J. Authier-Revuz.

Le vocabulaire de l'enfant et celui de l'adulte ne coïncident pas exactement, ce qui est fréquent dans les cas de dénomination. Ces conflits de vocabulaire offrent un matériel intéressant pour étudier la constitution du lexique dans l'acquisition de la langue maternelle. On peut, en outre, constater l'utilité de la notion d'autonymie pour décrire ces données. Dans la mesure où il y a refus de dénomination, on doit admettre que l'enfant parle du *signe linguistique* qui est destiné à exprimer la chose. On peut alors supposer qu'il y a une mise en œuvre du statut autonymique du signe. Donc, un des cas que le phénomène de réflexivité peut assumer dans l'acquisition du langage.

Quelques-unes de ces répliques sont claires, bien définies par rapport à l'existence de l'autonymie ; d'autres sont plus difficiles à saisir.

Dans le dialogue (4), J commence par refuser (en employant *non*) la manière dont elle pense que l'adulte s'exprimerait dans cette occasion. Elle fait une « correction », et cette « correction » montre qu'elle ignore le sens figé de l'expression « *vai embora* » (= continue) qu'elle interprète de façon compositionnelle (va dehors).

- (4) (A, la sœur de J, fait ses devoirs ; quand elle réussit ses exercices de calligraphie, sa mère lui dit : *Agora vai embora* (= continue) ; J s'intéresse à ce que sa sœur fait et, à un moment donné, dit :)
J. *Não é «vai embora»*. *É «i-que-ve» !* (= *escreve/écrit*, à haute voix et en marquant les syllabes). (2 ; 8.3)

L'énonciation de J représente un cas clair d'autonymie. Deux marques du fait autonymique y sont évidentes : la répétition des mots « vai embora » ; l'arrêt dans l'intonation.

Il y a d'autres interventions de J, tout aussi drôles, dont l'interprétation est plus difficile et qui demandent de prendre en considération la façon selon laquelle le fait autonymique est impliqué, de manière explicite ou implicite, dans l'acquisition du lexique et de la grammaire par l'enfant.

- (5) (la mère essaie de mettre un bikini qui n'est pas à sa taille)
J (évaluant). *Esse não dá, mãe* / Celui-ci ne va pas, maman.
M. *Ah, Ju! Você é um barato* / Ah, Ju ! Tu es impayable.
J. « *Barata* », *mãe*, « *barata* ». (2 ; 3.17)
- (6) (J a le bras enflé à la suite d'un choc ; sa grand-mère lui dit :)
G-M. *Fez um galo*. / Tu t'es fait une bosse.
J. *Não é galo, é « galinha »*. (3 ; 3)

OBSERVATION : Dans ces cas, J ne refuse pas la prédication: « J est impayable » ou « tu t'es fait une bosse ». Ce qu'elle refuse c'est la façon de nommer quelque chose qui fait référence à elle, une fille, sans qu'une marque de féminin soit matériellement présente dans le mot.

Pourquoi J remplace-t-elle *barato* par *barata* et *galo* par *galinha* ? Nous émettons l'hypothèse qu'il s'agit à nouveau de la marque de « genre-sexe » appliquée aux items qui la qualifient ou qui se rapportent à quelque chose qui la touche, elle, Juliana, une fille. Ce mouvement dont le résultat est une marque de « genre-sexe » insolite attire l'attention vers une question : dans quelle mesure, une catégorie grammaticale est-elle investie d'aspects qui relèvent de la construction de l'identité du locuteur² ?

En (5), la réplique de J à sa mère, «*Barata*», *mãe*, «*barata* » laisse implicite que l'enfant, à qui échappe le sens de l'expression figée *um barato/impayable*, finit par lui imprimer un autre sens. Lequel ? – nous pouvons nous le demander. Quoiqu'il en soit, il doit forcément, puisqu'il s'agit d'une prédication portant sur une fille, recevoir la marque de féminin. La structure complète sera : (*Não é barato*), *é barata* – si nous cherchons à dédoubler son énoncé, en reconstituant la structure de la réplique.

Si, dans la réplique (5), la structure de la réplique n'est qu'implicite, dans l'occurrence (6), elle est explicite. On trouve là les éléments de la formule structurale mentionnée plus haut : *ce n'est pas X, c'est Y*. Outre la répétition du mot, deux autres marques d'autonymie peuvent être notées : le détachement du mot par l'intonation, marqué à l'écrit par les guillemets ; l'absence d'article devant les mots.

Ces énonciations sont intéressantes car elles dégagent un autre fait, dont l'intérêt a déjà été mentionné dans l'introduction : le changement de position de l'enfant face à la langue. En fait, (5) et (6) montrent que l'enfant peut interpréter et proposer des substitutions dans les paroles d'autrui. Il peut reconnaître la différence entre son parler et celui des autres. Drôles, ces énonciations n'en continuent pas moins à susciter d'autres questions, parallèles à notre question

centrale. Quelle est, par exemple, la réaction des interlocuteurs vis-à-vis de l'effet – amusant – produit par ces paroles ?

Quoique l'enfant ne se rende pas compte de l'effet plaisant de ces paroles, celui-ci ne passe pas inaperçu pour l'adulte. L'énonciation de l'enfant peut déclencher chez l'interlocuteur (ou chez quelqu'un d'autre qui lit ces dialogues), une réaction, dans laquelle le phénomène de l'autonymie est peut-être impliqué. De fait, pour que le récepteur se rende compte du côté insolite, il lui faut saisir l'un et l'autre sens qui circulent potentiellement dans la réplique de l'enfant. Il éprouve alors la sensation de découvrir des sens alternatifs et à l'occasion de mettre en œuvre le statut autonymique du signe. On se rend ainsi compte que ces dialogues – sources de conflit entre les locuteurs – ont un double intérêt pour qui étudie le fait autonymique : du côté de la production (l'enfant) et du côté de la réception (l'adulte).

Dans les cas de (5) et (6) ce qui nous frappe est le ton délicieusement sentencieux de l'enfant qui, à l'âge de 2 ou 3 ans, n'hésite pas à « corriger » la parole de son interlocuteur, et ce avec une douce conviction. Qu'en ressort-il ? Qu'il n'est pas nécessaire d'attendre la « maturité » linguistique de 5, 6 ans pour observer une attitude de thématization des énoncés. Bien avant, on trouve des exemples clairs de cette activité sur l'objet linguistique. J'insiste sur cette idée dans la mesure où les chercheurs s'accordent généralement à ne reconnaître de fonctionnement réflexif qu'à partir d'un âge postérieur, vers la fin du processus d'acquisition du langage (6, 7 ans). Notre observation montre que l'enfant, avant cet âge, est sensible au fonctionnement autonymique du signe. Ses énoncés, qu'ils soient de rectification ou de réplique, montrent, au niveau morpho-syntaxique, qu'il sait déjà opérer sur l'objet linguistique, surtout quand la question l'affecte directement, comme dans le cas du marquage de « genre-sexe ». À ce moment-là, nous assistons à un mouvement par lequel J fait infléchir la langue, la fait se redoubler pour l'adapter à sa condition de fille.

3.2. *Les mots interdits*

Cette classe porte sur les mots qui sont objet de censure ou d'interdiction. Les gros mots. L'enfant veut savoir, par exemple, si *gavabunda* (pour *vagabunda* = *vagabonde*) est une insulte (*xinga* = *xingamento*). Dans son énoncé, *gavabunda* est prononcé avec une inversion de syllabes, le reste restant identique, le segment «bunda» (fesses, derrière) suscitant, peut-être, la question. On peut paraphraser l'énoncé de A, en disant : *est-ce que le mot gavabunda est un gros mot ?*

- (7) (A apprend à discriminer les mots)
A *Mãe*, "*gavabunda*" é...é...é *xinga* ? /Maman, est-ce que «*gavabunda*» est...est...est un gros mot ?
M. *Hein* ?
A "*Gavabunda*" é *palavrão*?/ «*Gavabunda*» est gros mot ?
M. *Não*./ Non.(4 ; 7.25)

Or, ce qu'il faut remarquer et qui n'est pas sans pertinence pour la reconnaissance du fait autonymique, c'est l'absence d'article devant *gavabunda*. Il n'y a aucun doute : (7) exhibe un cas d'autonymie pure. A ne parle pas de la chose, elle parle du mot. Remarquez que M dans sa notation : « A apprend à discriminer les mots » a immédiatement et intuitivement été sensible à l'activité réflexive de l'enfant.

3.3. Définitions

Dans notre corpus, il y a plusieurs situations où l'enfant cherche à définir une chose ou un procès. Est-ce de la paraphrase que nous parlons ? Oui, si l'on peut ajouter à ce terme l'épithète « intuitive », « spontanée », pour rendre compte d'un phénomène qui a lieu de façon naturelle dans l'acte langagier ordinaire. Pour être complète, notre étude de la réflexivité doit considérer les premières paraphrases définitionnelles de l'enfant dans son activité langagière quotidienne, activité dans laquelle surgit à l'occasion – de manière ni prévue ni provoquée – la nécessité de définir un terme. Pour illustrer ce fait, nous avons choisi une occurrence où V présente une tentative de définition de procès qui affectent les gens, *mourir* et *s'évanouir*.

- (8) (V parle à une amie)
V. *Morrer é para sempre*. / Mourir, c'est pour toujours.
Desmaiar não é para sempre ; desmaiar é às vezes. / S'évanouir n'est pas pour toujours ; s'évanouir c'est de temps en temps². (4 ; 11.24 ; *apud* Castro 1992 : 168)

Comment est-ce que V arrive à expliquer ce qu'est s'évanouir ? Elle cherche un autre mot pour le faire contraster : celui qui exprime le procès de mourir, tout proche du premier du point de vue sémantique. Ce rapprochement permet d'éclaircir ce qui les distingue, c'est-à-dire, l'effet : éternel (*pour toujours*, selon les mots de l'enfant) dans le cas de « mourir », et non-éternel (*de temps en temps*, selon les mots de l'enfant), dans le cas de « s'évanouir ».

V est en train de circonscrire la différence entre deux concepts du même domaine sémantique. Pour le faire, les mots qui les expriment sont pris dans le dialogue comme des autonymes, tout en étant objet d'une prédication qui expose leur signifié. C'est justement pour cela que les énoncés de V ont une allure de définition.

3.4. Les commentaires sur des cas de non-coïncidence

Dans cette dernière classe, nous avons envisagé quelques cas de réflexivité qui laissent voir une asymétrie entre les locuteurs, asymétrie qui aboutit à des commentaires sur les mots employés, soit par l'enfant soit par l'adulte.

Dans le premier cas (9), l'enfant, à la suite d'une correction de M, exprime la non-coïncidence entre son parler et celui de son interlocuteur. Dans le cas (10), c'est l'adulte qui

² On doit remarquer que l'expression *de temps en temps* semble être retirée d'un autre contexte discursif dans lequel on atténue le caractère radical de la chose dite.

manifeste sa surprise devant l'emploi d'un mot qu'il supposait inconnu de l'enfant. Dans les deux situations, un mot est détaché dans son statut autonymique et il est suivi d'un commentaire qu'on peut classer comme méta-énonciatif.

- (9) (assise à une table de restaurant, A s'inquiète à cause du ruban que sa mère lui a mis dans les cheveux)
 A *Ó mãe, na hora que você tiver comendo, se tirar a fita, cê põe ?* / Maman, quand on va manger, si je retire le ruban, tu le remets ?
 M. *Se «sair».* / S'il «s'enlève».
 É, «se sair». *Eu não sei falar do jeito que você fala.* / Oui, «s'il s'enlève». Je ne sais pas parler comme toi. (5 ; 2.25)
- (10) (A parle de choses qui se sont passées à l'école : son père veut savoir qui est l'une des camarades de classe citée par A)
 P. *Quem é Samanta, Rosa ?* / Qui est Samanta, Rosa ?
 M. *É filha de...* / C'est la fille de...
 A (interrompant sa mère).. *É filha de um casal* / C'est la fille d'un couple.
 M. «Casal» ? *Aí, Anamaria, é isso mesmo.* / » Couple » ? Voilà, Anamaria, c'est exactement ça.
 A *Escreve no seu caderno isso que eu falei*³. (A fait allusion au Journal de sa mère) / Écris dans ton cahier ce que je viens de dire. (5 ; 4.25)

Finalement, nous citons une dernière occurrence, un peu plus tardive, renvoyant de ce même sujet. Tout commence par la décision de l'enfant de dessiner sa mère. Au lieu de tracer une figure humaine, A dessine un vase et dit : *Esse vaso vai ficar reto*. Tout de suite, d'une façon qui semble répondre à l'air d'interrogation de son interlocuteur, elle explique : *Eu chamo você de vaso porque você é minha flor*. Dans l'interaction verbale avec sa mère, l'enfant se sert d'une figure de langage, qu'elle finit par expliciter. L'exemple, peut-il être considéré comme une instanciation de la métaphore ? Nous le croyons. La mère de A s'appelle Rosa. Sûre que cela joue un rôle dans la construction de la figure, nous terminons notre présentation par cette donnée.

- (11) (A dessine une figure humaine, censée représenter sa mère)
 A. *Este vaso vai ficar reto.* / Ce vase doit rester droit.
 M. ? !
 A. *Eu chamo você de vaso porque você é minha flor* / Je t'appelle vase parce que tu es ma fleur. (6 ; 7.5)

Les données qui ont été réunies dans cette classe relèvent de la réflexivité, mais elles comportent des différences par rapport au phénomène qu'on a appelé non-coïncidence du dire. En (9) et (10) les faits d'autonymie renvoient à des commentaires où la non-coïncidence – réelle ou présumée – est thématisée par un des interlocuteurs (l'enfant et l'adulte, respectivement). Dans le cas de (11), la non-coïncidence concerne le fonctionnement homonymique du langage, ce qui permet à A de glisser du nom propre (*Rosa*) au nom commun (*rosa*), mouvement qui justifie le

³ Observés tout au long de leur enfance par leurs parents chercheurs, les enfants se rendent compte à un moment donné que ce qu'ils disent peut être intéressant pour l'interlocuteur. On voit surgir alors des occurrences du type de (10) dans laquelle A invite sa mère à enregistrer ce qu'elle vient de dire, sûre de l'intérêt de ses paroles.

choix du mot (et du dessin) : *vase*. Une fois explicité par A, il ne suscite aucune question de l'interlocuteur. Tout au contraire, la figure (ou l'hommage...) sont parfaits.

Avant de passer aux conclusions, il faut souligner quelques procédés morpho-syntaxiques dus à l'autonymie dans nos exemples ci-dessus. Le détachement syntaxique du mot « vase », dans (11) nous montre qu'on est devant un cas clair d'autonymie. Quant à l'occurrence (9), elle nous montre le fait autonymique d'une façon plus discrète : l'énonciation *é*, « *se sair* » de A, à la dernière réplique, peut être interprétée comme relevant de la modalisation autonymique, à la valeur de *como você fala/comme tu dis, para falar como você/pour dire comme tu dis*, à laquelle correspond le commentaire qui suit: *eu não sei falar do jeito que você fala*. Finalement, l'occurrence (10) montre, par contre, que c'est *la mère* qui produit de l'autonymie en détachant la nouveauté lexicale qui vient d'être prononcée par l'enfant.

4. Conclusions

Tout au long de ce travail la notion d'autonymie nous a paru un instrument utile pour saisir les différentes manifestations de la propriété réflexive dans les énoncés de l'enfant. Elle peut être utilisée pour cerner différents degrés de réflexivité. Il y a des cas où la reprise du mot peut être clairement considérée comme un cas d'autonymie, en raison des marques explicites (prosodiques, morpho-syntaxiques). Quant aux boucles réflexives étudiées par J. Authier-Revuz (*comme on dit, à proprement parler, etc.*), nous ne les avons pas rencontrées avec la structure phraséologique qui les caractérise, ce qui ne veut pas dire que le fait autonymique soit absent. Nous avons signalé plusieurs cas où des marques explicites attestent de sa présence, par exemple, dans le cas de l'autonymie qui relève de points de non-coïncidence lexicales, entre l'enfant et l'adulte.

Dans les cas étudiés de rectifications et de répliques, l'enfant se divise entre celui qui parle et celui qui peut entendre parler, tout en étant capable de se corriger et même, en cas de répliques, de corriger son interlocuteur (encore que cette « correction » puisse, dans certains cas, ne pas être perçue par l'adulte comme légitime). Enfin, on peut observer l'enfant dans une position qui exige de lui, au-delà de la maîtrise de plusieurs opérations (détachement du mot par un arrêt intonational, suppression de l'article) qu'il soit en condition d'interpréter ou de ré-interpréter ce qu'il vient d'entendre. Ces mouvements de réflexivité sur le dit, aptes à être dégagés par la notion d'autonymie, sont enregistrés avant l'âge de 4 ans.

Une des conclusions de ce travail est que, contrairement à ce que les auteurs imaginent, ce n'est pas à un stade tardif que les enfants manifestent leur capacité à opérer sur l'objet linguistique. Peut-être même n'y a-t-il pas de raison de supposer qu'il y a des stades dans l'acquisition du langage, ces stades dont la capacité métalinguistique constituerait l'étape finale (De Lemos 1997).

L'intérêt de la notion d'autonymie s'étend aussi à un autre domaine : la réception des énoncés enfantins. Comme nous le savons, les énoncés de l'enfant sont surprenants, car ils peuvent comporter des néologismes, des segmentations divergentes de la chaîne sonore (Figueira 2001) et même – comme nous l'avons vu – des commentaires linguistiques insolites dus à un découpage idiosyncrasique sur la langue. Ces manifestations, en général curieuses et qui peuvent prendre une allure de jeux de mots, vont déclencher chez l'interlocuteur ou chez le chercheur une réponse qui, en soi, ne peut pas être bien décrit sans avoir recours à la notion de fait autonymique. Ces énoncés insolites obligent les adultes qui les entendent à tenir compte du fait que la production de l'enfant – nouvelle, imprévisible, presque extravagante – parvient tout de même à inscrire un sens inédit dans la matérialité de la langue.

Bibliographie

AUTHIER-REVUZ J. (1995) : *Ces mots qui ne vont pas de soi*, Paris, Larousse.

CLARK E. (1978) : « Awareness of Language : some evidence from what children say and do », in Sinclair R.J. et al. (eds), *The Child's Conception of Language*, Berlin and New-York, Springer, p. 17-43.

DE LEMOS C. (1997) : « Native speaker's intuitions and metalinguistic abilities », *Cadernos de Estudos Linguísticos*, n° 33, publication de l'Institut d'Études du Langage, Campinas, p. 5-14.

FIGUEIRA R.A (1996) : « O Erro como dado de eleição nos estudos de aquisição da linguagem », in Castro M F (ed.), *O Método e o Dado nos Estudos da Linguagem*, Campinas, Ed. da UNICAMP, p. 55-86.

FIGUEIRA R.A (2001) : « Dados Anedóticos : quando a fala da criança provoca o riso... Humor e aquisição da linguagem », *Línguas e Instrumentos Linguísticos* n° 6, Campinas, Ed. Pontes. 27-61.

KARMILOFF-SMITH A. (1986) : « From meta-processes to conscious access : evidence from children's metalinguistic and repair data », *Cognition*, n° 23, p 95-147.

REY-DEBOVE J. (1978) : *Le Métalangage*, Paris, Ed. Le Robert (2^e édition, Armand Colin, 1997).

TAMINE-GARDES J. & BONNET C. (1984) : *Quand l'enfant parle du langage. Connaissance et conscience du langage chez l'enfant*, Bruxelles, Pierre Mardaga.